

## L'énigme de l'arrivée : l'exemple de cinq romanciers immigrants au Québec depuis 1980

### 到着の謎：1980年以降のケベックにおける 5人の移民作家の例

François HÉBERT  
フランソワ・エベール

#### 要約

今日、ケベック文学だけでなく、おそらくフランス語圏全体、さらには世界中の作品において高い関心を集めているのは移動の問題であろう。その移動は、強制されたものの場合もあれば、みずから選んだものの場合もあり、郷愁の念や希望とともに行われる亡命であったり旅であったりする。映画や詩がときおり、そして小説が頻繁にこのテーマをさまざまな形で取り上げる。語の定義には微妙な違いがあるが、グローバル化、多文化主義、間文化主義の時代なのだ。アイデンティティの問題はそこからけっして遠くはない。それは、文化、言語、歴史、地理、民族、宗教、さらには慣習、性生活、食事、テレビ、衣服、清潔感、映画や音楽のスター、スポーツの好み、動物との関わり方などに関連したあらゆる問いを含んでいる。たしかに旅は新しいものではないが、以前より容易になり、一般化している。そして1980年以降、外国出身の小説家たちがケベックにやってくるようになると、新しい国を前にして彼らを感じた当惑は、ケベックの住人たちをも当惑させた。ケベコワたちもまた、自分たちのアイデンティティを問い直し、信仰や生活様式を見直さなければならなくなったからである。外国出身の小説家たちと接触することによって、規範的なケベック文学は開かれ、豊かになった。本稿ではフランス語圏ケベックの5人の作家について考えてみたい。ポーランド人女性、中国人女性、ベトナム人女性、チリ人男性、そしてハイチ人男性である。

キーワード：現代ケベック小説、移民、グローバル化、トランスカルチャリズム

Mots-clés : roman québécois contemporain, immigration, mondialisation, transculturalisme.

S'il y a un sujet qui tient le haut du pavé dans la littérature québécoise ces temps-ci, mais peut-être bien dans toute la francophonie et aussi dans les œuvres du monde entier, c'est la question des déplacements, forcés ou choisis, de l'exil ou des voyages, avec la nostalgie et les espérances. Le cinéma, la poésie parfois, le roman souvent, traitent diversement de cette thématique. L'époque est à la mondialisation, au multiculturalisme ou à l'interculturalisme, quelles que soient les nuances qu'il faille apporter à la définition de ces termes. Et la question identitaire n'est jamais loin, avec toutes les interrogations relatives à votre culture, langue, histoire, géographie, race, religion, et à vos mœurs, sexualité, alimentation, télévision, habillement, propreté, vos vedettes cinématographiques ou musicales, préférences sportives, votre rapport aux animaux, bébés phoques de Brigitte Bardot ou vaches sacrées hindoues ou le bœuf de Kobé grand amateur de Mozart... Si les voyages forment la jeunesse, comme le veut le dicton, eh bien aujourd'hui les voyages donnent forme et contenu aux œuvres littéraires. Un néologisme des études littéraires, *migrance*, désigne le phénomène, le travail du voyage chez l'écrivain, subsumant l'émigration et l'immigration. Je vous épargnerai le baratin théorique au sujet de la notion de migrance, un mot qui consonne vaguement avec le mot *migraine*.

Et je n'aborderai pas non plus l'actualité québécoise dont les péripéties liées à l'immigration nous offrent des cas de conflits tantôt drolatiques, tantôt sinistres. Pensons au cas du *niqab* des musulmanes, dont le misanthrope de Molière se serait gaussé : cachez-moi ce joli menton que je ne saurais voir! Pensons aux *hassidim*, ces juifs orthodoxes dont les épouses doivent se raser le crâne. Pensons aux sikhs de Montréal et à la question, qui excite les journalistes et donne du travail aux avocats, de savoir si leurs enfants ont le droit de porter le *kirpan* à l'école, tandis qu'on interdit les canifs aux autres. On peut à la rigueur s'en accommoder, mais pas des horribles crimes dits d'*honneur* comme celui où l'on a vu récemment un père bigame

d'origine afghane, de mère avec sa seconde femme et un fils, pousser dans un canal la voiture dans laquelle étaient enfermées son autre femme et trois de ses propres filles, sous prétexte que les filles flirtaient, l'une avec un Pakistanais et l'autre, avec un Latino-Américain.

Suivons plutôt quelques néo-romanciers québécois récents à la trace, pour employer un mot qu'eût apprécié le théoricien martiniquais Édouard Glissant, lequel nous disait arrivés à l'époque du *Tout-Monde* et souhaitait justement instaurer une *poétique de la trace*. Ces romanciers ont dû se frayer un chemin vers l'inconnu en immigrant au Québec, non sans jeter des coups d'œil vers le passé en avançant. Certes, les voyages ne sont pas nouveaux, mais devenus plus faciles, ils se sont généralisés. Et l'arrivée, disons depuis 1980, de ces romanciers, perplexes devant leur nouveau pays, a rendu perplexes à leur tour les habitants du pays dont l'identité a été remise en question, dont les croyances et modes de vie ont dû être revus. La littérature québécoise canonique s'est ouverte et s'est enrichie à leur contact. Je m'en tiendrai ici à cinq romanciers de la francophonie québécoise, au sens où ils écrivent en français mais dont le français québécois n'est pas la langue maternelle ou dont le français tout court n'est pas la langue, ou la seule langue au départ : une Polonaise, une Chinoise, une Vietnamiennne, un Chilien et un Haïtien.

Régine Robin est l'auteure d'un livre assez curieux, métissé, qui s'intitule *La Québécoise* (1983), c'est-à-dire la Québécoise coite, interdite de parole par une ville étrangère et à ses yeux quelque peu refermée sur elle-même, Montréal. La narratrice n'a tout de même pas la langue dans la poche. Ce qu'elle appelle la « parole immigrante<sup>1</sup> » inaugure les années 80. Comme toujours, l'éditeur appelle roman la chose, pour mettre quelques dollars de plus dans sa propre poche. C'est plutôt un long monologue intérieur, un carnet de voyage et d'adaptation au réel local, un mantra souvent avec l'énumération des commerces aux noms pour elle exotiques, drôles, voire ridicules, une auto-fiction avant l'invention du terme, un essai aussi portant sur le genre romanesque en même temps qu'un roman portant sur le genre essayistique, une épopée postmoderne, satirique, ironique, tragique, ludique, labyrinthique, un jeu dont la règle est le verbe au conditionnel : *si j'arrivais à exister, si je possédais une identité, alors je serais celle-ci ou celle-là, et je ferais ceci ou*

cela, j'*irais* encore ici ou là. La Québécoise parle parce qu'elle cherche sa langue véritable, coincée comme elle l'est entre la kabbale de ses origines juives et l'argot de son séjour parisien et l'anglais et enfin le joul québécois, dans un appétit féroce de culture et de sens, qui semble se dérober, où qu'elle aille. *L'errance* dans le temps et dans l'espace est à la fois le problème et la solution.

Dans *Les Lettres chinoises* (1998) de Ying Chen, Sassa aime Yuan, mais Sassa restera à Shanghai tandis que Yuan s'installera à Montréal. Les visions s'opposent. Voici Montréal, vu de Shanghai par Da Li, l'amie de Sassa : depuis la Révolution tranquille, « les familles s'écroulent. Sur leurs ruines, des milliers et des milliers d'enfants sans parents, de parents sans enfants, de maris sans femme, de femmes sans mari, d'individus seuls avec chien ou chat<sup>2</sup>. » Mais Montréal est vu tout autrement par Yuan : « J'ai l'impression d'avoir rajeuni. Je vis comme un nouveau-né. Y a-t-il pour nous, les mortels, rien de plus intéressant que de renaître? Je suggérerais donc à tout le monde de s'expatrier<sup>3</sup>. » Le récit ne prend pas la forme épistolaire par hasard : il se conclut sur une *impasse*, laissant à chacun sa voix solitaire et son refus des compromissions liées à une culture ou à l'autre. Rester vous sépare de votre amour parti à l'étranger, partir vous sépare de votre amour resté chez soi.

La fuite de la jeune Kim Thúy de Saigon mis à feu et à sang par les communistes et son arrivée à Granby, petite ville québécoise sans histoire et emmitouflée dans la verdure du piémont des Appalaches, ne résulte guère d'un dilemme métaphysique et les cicatrices prendront du temps à guérir. Le voyage est initiatique, à la dure, dans la cale avec les autres *boat people*, puis dans un camp de réfugiés en Malaisie. Son témoignage, intitulé *Ru* (2009), est dédié *aux gens du pays* par allusion à la chanson nationaliste de Gilles Vigneault. *Ru*, en français, signifie « petit ruisseau » et, au figuré, « larmes »; et en vietnamien, « berceuse ». Ironie du sort : après l'arrivée et des années de vie au Québec, la voilà devenue médecin et de retour au Vietnam, à Hanoi, et elle y éprouve son premier *mal du pays d'adoption* : elle découvre que l'odeur de l'assouplissant de marque *Bounce* la fait pleurer, tandis que son compagnon québécois de souche n'en a que pour l'exotisme du « parfum des jacquiers, des ramboutans, des kumquats, des durians, des caramboles, des courges amères, des crabes des champs, des crevettes séchées, des lis, des lotus, des herbes<sup>4</sup> ».

Vous n'êtes pas assez maigre pour être une vraie Vietnamiennne, lui dit-on là-bas, et votre accent est douteux. L'arrivée était problématique certes, mais le retour est impossible.

Pour sa part, dans son roman *Côte-des-Nègres* (1998), dont le décor est situé dans le quartier Côte-des-Neiges de Montréal, l'auteur d'origine chilienne, Mauricio Segura, se projette dans le personnage de Flaco et relate son initiation aux luttes pour la suprématie dans les rues de deux gangs de jeunes, les *Bad Boys* haïtiens de son rival Cléo Bastide et son groupe, le *Latino Power*. Ça fait plus sérieux, des noms en anglais. D'autres collectivités nouvelles ne font pas le poids dans le quartier : les Asiatiques, les Italiens. Les défis verbaux, les flirts, les vols et les règlements de compte sont le lot quotidien des élèves de leur école secondaire. Cela finira mal lors d'une confrontation : la police intervient, les *bœufs* comme on dit, et le Noir poignarde un policier qui en mourra mais qu'un collègue vengera aussitôt en tirant sur le Noir, qui mourra également. L'intégration des minorités de deuxième génération présente de nouveaux défis, mais les jeunes retrouvent une solidarité entre eux, même si c'est contre d'autres jeunes. Dans le roman, le narrateur et personnage principal, Flaco, c'est-à-dire littéralement « le maigre », s'en tirera grâce à son effort de lucidité, en devenant écrivain à la fin et en signant de son véritable prénom, Marcelo. Fin de Flaco donc, Marcelo a grandi, est devenu romancier, tel Mauricio Segura. L'apprentissage est achevé, la boucle est bouclée : le personnage devient l'auteur de sa propre vie. L'art sauve, permet une plus grande compréhension du monde et des humains. L'arrivée au pays est l'occasion d'un nouveau départ, plus abstrait, élargi en profondeur, intériorisé. L'énigme ne concerne plus seulement le déplacement dans l'espace ou dans le temps, ni la maturation du sujet et son adaptation aux circonstances nouvelles, mais porte sur les *possibilités de la littérature*, sur l'humanisme et sur une intelligence générale du monde par-delà les fictions et les frictions raciales.

Dany Laferrière est sans doute le plus connu de nos romanciers immigrés, et assurément le plus espiègle. Dans son roman de 2008 intitulé : *Je suis un écrivain japonais*, le narrateur, qui est haïtien comme Laferrière, promet à son éditeur d'écrire un roman dont le titre serait : *Je suis un écrivain japonais*. Annoncé par l'éditeur, le

titre fait fureur au point que le roman n'a nullement besoin d'être écrit. Notre faux Japonais surfe sur sa popularité, mais sous le glamour, il y a l'idée de base, la foi du véritable Laferrière : la littérature est capable de fabriquer les identités aussi bien, sinon mieux, que la réalité.

Laferrière ne veut surtout pas passer pour le Nègre de service, même s'il joue souvent cette carte-là, avec un fort sens de l'autodérision faut-il préciser. En effet, ses premiers efforts d'adaptation au Québec ont consisté à monter en épingle son personnage, à noircir le Noir qu'il est et à en allonger le zizi. Les titres de ses romans sont explicitement racoleurs : *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* (1985), *Eroshima* (1991), *Le Goût des jeunes filles* (1992). Quand il publie *Je suis fatigué* (2001), on peut le comprendre, mais attention : on ne doit pas limiter son inspiration à l'imitation du *Kamasoutra* ou du *Journal d'un vieux dégueulasse* de Charles Bukowski. Laferrière a de la classe. Dans son lit, le plus souvent il lit. C'est Bashô qui le borde. Et comme il le dit de Tanizaki, « il prend le sexe trop au sérieux pour en rire<sup>5</sup> ». Quand il se dit amoureux de la belle actrice québécoise Carole Laure, c'est plutôt pour se faire remarquer lui-même. Une autre fois, ce sera Rita Hayworth. Pourquoi se gênerait-il, ce n'est pas un loser. On arrivera peut-être plus vite en étant arriviste! Au pays d'Aishwarya Rai, il aurait écrit *Je suis un écrivain indien*. Au Bhoutan, *Je suis bhoutanais*. Excluons tout de même des destinations comme la Somalie ou le Vatican, encore que...

*L'énigme du retour* (2009) est son roman le plus important, peut-être précisément parce que ce n'est pas un roman tout en ayant à l'occasion les apparences d'un roman. Si l'éditeur appelle *roman* ce livre-là, c'est encore une fois pour d'évidentes raisons commerciales. C'est en réalité un journal de voyage comme celui de son maître Bashô, émaillé de poèmes et de réflexions. À l'occasion de la mort de son père à New York et après des années d'exil à Montréal, il retourne en Haïti et constate ce que sont devenus ce pays et sa propre jeunesse, sa mère, sa sœur, son neveu qui veut devenir écrivain, des amis, sans oublier la vieille Erzulie, divinité vaudou sensuelle et troublante à la fois.

Bien qu'il ait été forcé de fuir Haïti dans sa jeunesse à cause des tontons-macoutes de Duvalier, il fait moins partie des *boat people* que des *book people*. Ses écrivains préférés l'accompagnent, Aimé Césaire ne le quitte pas et sa bonne vieille Remington 22 lui est indispensable, avec un verre de vin, mauvais de préférence

parce qu'il ne faut pas que l'alcool prenne le pas sur l'œuvre. L'arrivée véritable, ce sera la publication, la reconnaissance, une certaine renaissance. Il l'a d'ailleurs évoquée dans sa *Chronique de la dérive douce* (1994), rééditée en 2012 et augmentée avec, en exergue, un haïku de Hokushi et entourée d'un bandeau de l'éditeur annonçant : « Après *L'Énigme du retour*, l'énigme de l'arrivée ».

Au départ, Laferrière est un exilé multiple. Il nous explique que déjà Césaire avait montré, notamment dans son *Cahier d'un retour au pays natal*, c'est-à-dire la Martinique, que la colonisation vous exilait de vous-même, leçon que nombre d'écrivains québécois avaient déjà apprise, Gaston Miron notamment, dans les livres d'Albert Memmi et Frantz Fanon. Plus en amont, la naissance est le premier exil. En outre : « on n'est pas nécessairement du pays où l'on est né. Il y a des graines que le vent aime semer ailleurs<sup>6</sup> », explique-t-il à propos d'une Irlandaise installée pour de bon en Haïti. L'exil procure une liberté nouvelle. L'exil du temps, par ailleurs, est pire que celui de l'espace dans la mesure où il vous prive de toute présence. Laferrière est bien placé pour le savoir, lui qui retourne dans son pays d'origine, mais s'y sent comme à l'étranger. Il mange à sa faim, lui, tandis qu'en Haïti, c'est plutôt la faim qui tient la fourchette et mange la population.

Si la solitude vous éloigne des autres, la mort demeure l'exil le plus terrible. Son père lui manque, qu'il est allé enterrer à Brooklyn et dont il ne restera qu'une valise, fermée à clé comme le sens de sa vie et qu'il ne pourra, ni ne voudra ouvrir. Et à Port-au-Prince, la mort n'est jamais loin. Les tueurs abondent dans la capitale; or le cimetière est le seul endroit où l'on ne risque pas d'en rencontrer un, commente-t-il, comme quoi un humour bien senti peut atténuer le tragique.

En définitive, et comme le titre *L'Énigme du retour* l'indique, tout départ et toute arrivée, et a fortiori tout retour, se font sous le signe du mystère. C'est à mon avis la leçon de Laferrière. Une inlassable curiosité, une générosité sans aucune discrimination, faite d'empathie et d'espérance, de critique certes mais jamais dénuée de tendresse, d'autocritique aussi, le guide dans ses allées et venues, comme s'il était revenu de tout, pas trop désabusé et cependant toujours prêt à repartir, à recommencer, à reprendre pied dans le réel, n'importe lequel.

On naît quelque part.

Si ça se trouve,

on va faire un tour dans le monde.  
Voir du pays comme on dit.  
Y rester des années parfois.  
Mais, à la fin, on revient au point de départ<sup>7</sup>.

Voilà la réflexion qu'il se fait à l'occasion de la mort de la Pakistanaise Benazir Bhutto, ramenée dans son village natal de Larkama pour les funérailles, réflexion qui prend la forme d'un poème, peut-être tout simplement parce que les lignes dans un poème reviennent à la ligne, à leur point de départ. C'est le principe de la versification, du vers : *versus*, versement, renversement, réversibilité, retour, retournement.

Pour conclure en retournant moi-même à mon point de départ, c'est-à-dire à l'énigme de l'arrivée, et pour justifier l'intitulé, il faudrait relire un livre de 1987 assez comparable, dans son projet sinon dans sa forme, à celui de Laferrière et qui est de V.S. Naipaul, l'écrivain émigré en Angleterre mais né à Trinidad d'aïeux venus de la plaine du Gange, justement intitulé *L'Énigme de l'arrivée*. Naipaul explique qu'il n'a jamais pu réussir à terminer son autobiographie avant de tomber sur une toile de Giorgio de Chirico, dite *métaphysique* et titrée *L'Énigme de l'arrivée* (par Apollinaire), qui condensait dans son message toute l'entreprise de Naipaul. La toile représente un débarcadère avec deux silhouettes et le mât d'un navire antique derrière les façades d'une ville inhospitalière. L'étrangeté du tableau, du moins dans l'esprit de Naipaul, porte sur l'indécidabilité de la situation : partirait-on pour ne pas revenir, reviendrait-on sans pouvoir retrouver le point de départ, voudrait-on repartir que le navire ne serait plus là, etc. Dilemmes kafkaïens, borgésiens. Écrit-on des livres pour s'exiler de la vie, ou bien en écrit-on pour y retourner? C'est toute la question.

Dans *L'Énigme de l'arrivée*, Naipaul, lui aussi, revient dans les Antilles, à Port of Spain, pour assister au rituel funéraire en l'honneur de sa sœur Sati, dont le nom est emprunté à une divinité hindoue, épouse de Shiva, cette sœur Sati étant demeurée en l'île des West Indies toute sa vie, et pour découvrir que notre monde sacré avait disparu, que les retours étaient impossibles.

Dans *L'Énigme du retour*, Laferrière revient sur ses pas, lui aussi, en allant à

Brooklyn pour honorer la mémoire de son père décédé, poursuit son pèlerinage dans les Antilles pour aller saluer sa mère Marie et sa sœur Ketty, et va jusqu'à Petit-Goâve pour prier l'âme de sa grand-mère Da, si lumineuse dans le roman *Le Charme des après-midi sans fin* (1997), et qu'un sympathique et mystérieux lézard réincarne en lézardant sur sa tombe au cimetière.

Dans les deux cas, c'est la mort qui oblige au retour au pays natal et force l'humain à puiser dans les ultimes ressources de l'écrivain. *Natal*, pour un écrivain, c'est là où il naît ou renaît, c'est-à-dire dans un livre et dans sa langue, qui est son pays véritable, de naissance ou d'adoption. Si Laferrière était en droit de se dire écrivain japonais, eh bien nous sommes tous des lecteurs japonais, au figuré du moins. Avec un peu de neige dans ses pensées, Laferrière nous transporte sur son île. Et dans nos rêves, des cocotiers se mettent à pousser sur l'île de Montréal. Les lieux se complètent, s'opposent, se brouillent.

Je n'ai qu'à faire circuler la rumeur  
que je suis retourné vivre là-bas  
sans préciser de quel là-bas il s'agit  
afin qu'à Montréal on puisse croire  
que je suis à Port-au-Prince  
et qu'à Port-au-Prince on soit sûr que  
je suis encore à Montréal.  
La mort serait de n'être plus  
dans aucune de ces deux villes<sup>8</sup>.

Ne se prend-il pas pour Legba, le dieu haïtien de la frontière entre le visible et l'invisible, « le seul dieu du panthéon vaudou autorisé à m'ouvrir la barrière qui débouche sur un monde nouveau<sup>9</sup> », écrit-il dans sa *Chronique de la dérive douce*, et plus loin : « J'ai l'impression de marcher dans deux villes, dans deux vies<sup>10</sup> » ? Arrivés à ce point de non-retour et de non-départ à la fois, nous ne sommes plus confrontés aux seuls problèmes relativement prosaïques de l'émigration et de l'immigration, de la *migrance* en un mot, mais plutôt aux aléas mystérieux de la fin du voyage terrestre et du commencement du grand voyage, de la grande émigration, pour ne pas dire transmigration, résurrection ou réincarnation, que la littérature

aborde quand elle est de qualité et dont les religions font leur ciel et leur enfer.

(François HÉBERT, Université de Montréal)

## Notes

- 1 *La Québécoite*, p.88.
- 2 *Les Lettres chinoises*, pp.116-117.
- 3 *Op. cit.*, p.17.
- 4 *Ru*, p.117.
- 5 *L'Art presque perdu de ne rien faire*, p.307.
- 6 *L'Énigme du retour*, p.163.
- 7 *Op. cit.*, p.209.
- 8 *Op. cit.*, p.126.
- 9 *Chronique de la dérive douce*, p.15.
- 10 *Op. cit.*, p.110.

## Bibliographie

- Brophy, Michael, et Gallagher, Mary, *La migrance à l'œuvre, Repérages esthétiques, éthiques et politiques*, Berne, Peter Lang, 2011.
- Césaire, Aimé, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence africaine, 1956.
- Collet, Hervé, et Cheng, Wing Fun, *Basho*, Paris, Albin Michel, 2011.
- Gastaut, Yvan, « La diversité culturelle au Québec : enjeux identitaires d'une histoire complexe au XX<sup>e</sup> siècle », dans *Migrance*, n°34, Paris, 1<sup>er</sup> semestre 2010.
- Glissant, Édouard, *Traité du Tout-Monde*, dans *Poétique IV*, Paris, Gallimard, 1997.
- Holzhey, Magdalena, *De Chirico, Le mythe moderne*, Cologne, Taschen, 2005.
- Kim, Thúy, *Ru*, Montréal, Libre Expression, 2009.
- Laferrière, Dany, *L'énigme du retour*, Montréal, Boréal, 2009.
- Laferrière, Dany, *L'art presque perdu de ne rien faire*, Montréal, Boréal, 2011.
- Laferrière, Dany, *Chronique de la dérive douce*, Montréal, Boréal, 2012 [1994].
- Naipaul, Vidiadhar Surajprasad, *L'Énigme de l'arrivée*, trad. Suzanne Mayoux, Paris, Christian Bourgois, 1991 [1987].
- Robin, Régine, *La Québécoite*, Montréal, XYZ, 1993 [1983].
- Segura, Mauricio, *Côte-des-Nègres*, Montréal, Boréal, 1998.
- Ying, Chen, *Lettres chinoises*, Montréal, Babel, 1998 [1993].